

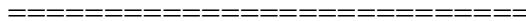
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME SECOND
(VICHNOUPARVAN)

12ème Thème - Lectures 139 à 144

Défaite des démons, dont Andhaca

CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE

ORIGINE DE CHATPOURA.

Djanamédjaya dit :

Pieux Vêsampâyana, saint pénitent élève de Vyâsa, dans l'histoire de l'enlèvement du Pâridjâta tu m'as parlé de Chatpoura¹, séjour de princes Asouras. Sage Mouni, raconte-moi la mort de ces redoutables ennemis, et celle d'Andhaca.

Vêsampâyana reprit :

Quand le héros de Tripoura² périt sous les coups du puissant Roudra, ce pays était peuplé de guerriers Asouras. Plus de cent soixante mille habitants de cette province de Tripoura furent brûlés par les feux des flèches divines. Ceux qui avaient échappé, affligés de la mort de leurs parents, se livrèrent aux exercices de la pénitence dans le Djamboûmârga³, pays aimé des hommes vertueux et habité par les Maharchis. La face tournée vers le soleil et ne se nourrissant que d'air, ces héros, au nombre de près de cent mille, adressaient leurs hommages au dieu qui est sorti du lotus⁴. Les uns réfugiés à l'ombre d'un oudoumbara⁵ habitaient sous cet arbre : les autres avaient choisi pour demeure un capittha⁶ : d'autres s'étaient retirés dans l'enclos du chacal (srigâlavâtî)⁷ : quelques-uns, fixés aux pieds d'un majestueux vata (vatamoûla)⁸, d'un figuier de Brahmâ (brahmavata)⁹, lisaient les saintes écritures, et tous poursuivaient avec ferveur le cours des pénitences les plus austères.

¹ Voyez la lecture CXXXI, vers la fin.

² Le mot Tripoura se dit du prince, de la ville et du pays de Tripoura. Voyez lect. CXXIX, note 27. Voyez aussi lect. CCLIX.

³ Ce mot signifie *chemin du Djambou*. Voyez pour ce mot *Djambou* la lecture CXXX, note 5. Le Djamboûmârga, lect. CIII, est cité comme un *tîrtha* renommé : il est sans doute voisin du Djambou-dwîpa, et situé au pied du Pâripâtra, où demeurent ces Asouras.

⁴ C'est-à-dire à Brahmâ.

⁵ *Ficus glomerata*.

⁶ *Feronia elephantum*.

⁷ Je traduis littéralement le mot *srigâlavâtî*. Il est à présumer que les noms d'arbres qui précèdent désignent, comme ce mot-ci, des lieux particuliers, qu'une légende, assez obscure d'ailleurs, a rendus célèbres. Le poète cherche ici à rendre compte de l'origine de ces mots, et il me semble qu'il n'a pas su exprimer ses idées d'une manière assez claire. Le Varâ-sanhita, parmi les provinces du Madhyadésa, en cite une nommée Ôdoumbara, et nous avons vu, lect. CXVIII, au nombre des rivières du midi, l'Oudoumbarâvatî. Les Oudoumbaras sont aussi une famille issue de Viswâmitra, comme le dit la lecture XXVII,

⁸ *Ficus indica*.

⁹ C'est peut-être plutôt *brahmavâta* : car l'adjectif formé de ce mot est écrit plus bas *brahmavâtîya*. Ce mot signifierait alors *enceinte de Brahmâ*.

L'aïeul du monde, le dieu créateur de tous les êtres, satisfait de leur pénitence, se présenta devant eux, et leur laissa le choix d'une récompense. Malgré l'offre gracieuse que leur faisait le dieu né du sein d'un lotus, ils refusaient toute espèce de faveur, conservant leur haine contre Tryambaca, et voulant venger leurs frères. Brahmâ, dont la science embrasse tout, leur dit : « Qui peut se flatter de triompher de celui qui crée et détruit l'univers ? Ne perdez pas ainsi le fruit de votre pénitence. Le dieu époux d'Oumâ est tout-puissant: il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin ». Quelques-uns de ces Asouras, connaissant mieux la vérité, demandèrent à habiter dans le Swarga¹¹ la partie ténébreuse. Les autres furent assez insensés pour persister dans leur refus. Brahmâ les engagea de nouveau à choisir autre chose que la colère de Roudra. Alors ils lui répondirent : « Nous demandons le privilège d'être à l'abri des coups de tous les dieux. Accorde-nous de posséder six villes dans l'intérieur des terres : que par cette raison le lieu de notre habitation se nomme Chatpoura : et puissions-nous y trouver le bonheur et l'accomplissement de tous nos désirs ! Instruits par le triste sort de Tripoura, nous avons tout sujet de trembler. O toi qui es le trésor de toute pénitence, fais que nous n'ayons rien à craindre de ce Roudra, qui a donné la mort à nos parents ».

Brahmâ leur dit : « Asouras, vous n'aurez rien à redouter des dieux, ni de Siva lui-même, mais à condition que vous ne maltraitez point les Brahmanes qui marchent dans la voie de la vérité, et qui sont les amis des gens de bien. Si vous êtes jamais assez fous pour les insulter, votre bonheur cessera. Les Brahmanes sont à la tête de la création. Si vous oubliez leurs droits, c'est alors que vous aurez à craindre Nârâyana : car Nârâyana est le gardien des privilèges de tous les êtres ».

Les Asouras, après avoir reçu de Brahmâ ce témoignage de faveur, se retirèrent. Quelques-uns d'entre eux, suivant les règles du devoir, adressèrent leurs hommages à Mahâdéva, funeste auteur de la chute de Tripoura. Ce dieu protecteur de la piété se montra à eux monté sur un taureau blanc, et leur dit : « Asouras, abjurant toute haine, déposant votre orgueil et votre désir de vengeance, vous vous êtes adressés à moi. Je veux vous en témoigner ma satisfaction par un don particulier. Je suis content de vos oeuvres : je vous accorde d'aller au Swarga en compagnie avec les saints Mounis et les Brahmanes distingués par leur piété. Les pénitents, instruits dans la science de Brahmâ, qui habiteront en ces lieux sous l'arbre capittha, se retrouveront dans des mondes semblables au mien. Le mortel qui, se livrant ici même à de pénibles austérités, embrassera la vie de Vanaprastha¹², qui observera la fin des pakchas et des mois, et m'offrira ses hommages, celui-là obtiendra le fruit de mille années de pénitence. S'il continue ses dévotions pendant trois nuits, suivant les prescriptions indiquées, il arrivera au but de ses désirs. Le mérite de celui qui demeurera dans le dwîpa du soleil¹³ et dans la région inférieure¹⁴ se trouvera doublé : tel est le privilège que je vous accorde. Quiconque m'honorera sous le nom de Swétavâhana¹⁵ sera à l'abri de toute crainte et entrera dans ma voie. Les mortels qui

¹¹ S'il y a dans cette légende quelque vérité historique, on peut regarder le Swarga comme la partie orientale de l'Inde : c'est précisément le pays d'où sortaient ces Asouras, chassés de Tripoura, et ils demanderaient par conséquent à y rentrer.

¹² Ainsi se nomme celui qui vit retiré dans la forêt ce qui est le troisième état ou *âsrama* du dévot indien. Voyez la lecture VI des lois de Manou.

¹³ आर्कद्वीप, *arcadwîpa*. Tout ce passage est d'une obscurité que je ne saurais éclaircir. Je me suis contenté d'en donner une traduction littérale, nécessairement incertaine.

¹⁴ नीच, ou निमणदेशे, *nîcha* ou *nimnadésé*.

¹⁵ Ce mot veut dire *porté sur une monture blanche*.

traiteront avec respect les saints Mounis, les pieux Brahmanes habitant sous l'oudoumbara¹⁶, un pied du vata¹⁷, près du capittha¹⁸, dans l'enclos du chacal¹⁹, ou près du figuier de Brahmâ²⁰, ces mortels, dis-je, suivront toujours la route que leur désir leur aura tracée ». Ainsi parla le dieu porté sur une monture blanche : et, accompagné de tous ces pénitents, il se rendit au Roudraloca²¹. Là il forma le projet de se rendre et de s'établir dans le Djamboûmârga.

CENT-QUARANTIÈME LECTURE.

SACRIFICE DE BRAHMADATTA.

Vêsampâyana dit :

Dans ce temps-là vivait un Brahmane, nommé Brahmadata, savant dans les quatre Vèdes et les Védângas, disciple d'Yâdjavalkya, zélé pour ses devoirs, et surtout instruit dans la partie de l'Yadjour appelée Vâdjasaneyi¹. Le sage Vasoudéva l'avait chargé de célébrer un Aswamedha. Or, ce Brahmadata habitait dans le pays de Chatpoura, sur les bords charmants de l'Âvarttî², aux ondes retentissantes et ornées de la présence des Mounis. Grand lecteur des Vèdes, ce Brahmane était l'ami, le directeur spirituel, le protecteur du noble Vasoudéva. Il s'était préparé à ce sacrifice solennel qui exige le délai d'une année³. Enfin Vasoudéva, accompagné de Dévakî, vint le trouver à Chatpoura, comme Indra vient trouver Vrihaspati. Le sacrifice était remarquable par une grande profusion de mets et de présents : Brahmadata y avait pour assistants les plus sages, les plus pieux d'entre les Mounis, Vyâsa, Yâdjavalkya⁴, Soumantou⁵, Djêmini⁶, le juste Djâbali⁷, Dévala, bien

¹⁶ C'est-à-dire Ôdoumbaras.

¹⁷ Vâtamoûlas.

¹⁸ Câpiththacas.

¹⁹ Srigâlavâtîyas.

²⁰ Brahmavâtîyas.

²¹ Ce qui signifie « le monde de Roudra. »

¹ L'Yadjour est un des Vèdes : on le divise en deux parties principales, appelées blanche et noire, ou *Vâdjasaneyi* et *Têttirîya*. La première est attribuée à Yâdjavalkya, à qui elle fut révélée par le soleil, qui lui apparut sous la forme d'un cheval. La seconde partie doit son nom à Tittiri, qui la reçut d'Yâsca, disciple de Vêsampâyana, lequel, dans la recomposition des Vèdes, avait été chargé par Vyâsa de donner ses soins à l'Yadjour. Ce mot *Tittiri* signifie *perdrix*, et a donné lieu à un conte inventé par les auteurs des Pourânas : ils disent que les textes de l'Yadjour, avalés par Yâdjavalkya, furent, au commandement de Vêsampâyana, dégorés par lui et avalés ensuite par les disciples de ce même Vêsampâyana changés en perdrix. Tel est en général l'esprit des Pourânas : leurs historiettes ne sont bien souvent que des contes allégoriques, bâtis sur un jeu de mots : *ab uno disce omnes*.

² L'Âvarttî doit être la rivière que, dans la CXXXIe lecture, l'auteur désigne sous le nom du Gange. Il en sera question dans la lecture qui va suivre.

³ Voyez lect. XIV, note 19.

⁴ Ce Mouni est regardé comme l'auteur d'un code renommé qui porte son nom.

⁵ Rédacteur de l'Atharva-véda.

⁶ Disciple de Vyâsa, rédacteur du Sâma-véda, et auteur d'une école de philosophie, appelée le *Mimânsa*.

⁷ J'ai suivi pour ce mot l'autorité de M. Wilson : le manuscrit bengali me donne *djâpati*, et les deux dévanâgaris *djâjali*.

d'autres encore, et moi-même⁸. Vasoudéva n'avait rien oublié pour relever la pompe de cette cérémonie : la pieuse Dévakî, par un effet de la puissance de son fils, dieu suprême descendu sur la terre, se trouva en état de donner à ces nobles convives tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Au moment du sacrifice, les Dêtyas qui habitaient à Chatpoura, Nicoumbha et les autres, fiers du privilège qu'ils avaient reçu de Brahmâ, se rassemblèrent et dirent à Brahmadata : « Nous voulons participer à votre sacrifice et boire avec vous le soma. Nous voulons aussi que Brahmadata nous donne ses filles : elles sont belles, dit-on : qu'on les appelle, qu'on les remette entre nos mains, ainsi que les plus précieuses de vos pierreries. Autrement nous ne vous laisserons pas achever votre sacrifice ». A ces mots Brahmadata répondit : « Illustres Asouras, les Pourânas ne nous permettent pas de vous admettre au sacrifice. Comment pourrais-je vous donner à boire le soma ? Demandez à ces sages Mounis, qui connaissent la lettre des Vèdes et leurs commentaires⁹. Pour celles de mes filles qui sont en état d'être mariées, c'est dans l'Antarvédî¹⁰ qu'elles doivent trouver des époux de leur rang. Quant aux pierres précieuses que vous demandez, je vous les céderai de mon plein gré. Mais pensez-y bien : par la violence vous n'obtiendrez rien de moi, et j'aurai recours au fils de Dévakî ».

Nicoumbha et ses compagnons, dans l'emportement de leur coupable rage, brisèrent l'enceinte du sacrifice et enlevèrent les filles de Brahmadata. Vasoudéva, témoin de leur brutalité, appela par sa pensée son généreux fils Crichna, Balabhadra, et Gada. En apprenant cet horrible attentat, Crichna dit à Pradyoumna : « Pars, ô mon fils, et cours sans retard à la défense de ces jeunes vierges : emploie pour les délivrer la magie, tandis que je vais avec l'armée des Yâdavass assiéger Chatpoura ». Aussitôt le héros, fils de Roukminî, exécutant l'ordre de son père, courut du côté de Chatpoura : par le secours de la magie il enleva les jeunes filles, et leur en substitua d'autres qui n'étaient que le produit de son art merveilleux. Il avait dit à Dévakî : « Vous n'avez rien à craindre ». Les Dêtyas, emmenant leur proie sans méfiance, entrèrent avec joie dans Chatpoura.

Cependant le sacrifice fut continué suivant les rites ordinaires, et rien ne fut omis de ce qui pouvait le faire distinguer entre tous. Dans l'intervalle étaient arrivés les princes invités d'avance par le sage Brahmadata, savoir, Djarâsandha, Dantavakra, Sisoupâla, les Pândavas, les fils de Dhritarâchtra, les princes de Mâlava et de Tangana¹¹, Roukmin, Âcriti, Nîla, Nârmada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, Salya, Sacouni, et d'autres héros, voisins de Chatpoura.

Le sage Nârada, en les voyant, se dit : « Les autres Kchatriyas vont se trouver rassemblés avec les Yâdavass. De cette réunion naîtra un sujet de guerre : il faut que je me montre en cette affaire. » Aussitôt le Mouni se rendit au palais de Nicoumbha. Après avoir reçu les hommages et de ce prince et des autres Dânavass, Nârada s'assit et prit la parole : « Comment ! vous vous déclarez contre les Yâdavass, et vous restez ainsi tranquilles ! Brahmadata est l'ami du père de Crichna, et il doit compter sur l'assistance de ce héros. Ce Mouni a cinq cents femmes, qu'il a épousées par amitié pour le fils de Vasoudéva, deux cents appartenant à la classe des Brahmanes, cent à celle des Kchatriyas, cent à celle des Vêsyas, cent à celle des Soûdrass. Le savant et sage Dourvâsas, honoré par ces femmes, leur

⁸ C'est-à-dire Vêsampâyana, le narrateur de ce poème.

⁹ भाष्य, *bhâchya*.

¹⁰ Le mot *antarvédî* désigne un espace de terre compris entre deux rivières. On en compte plusieurs dans l'Inde : celui dont il est ici question est le Doab ou pays placé entre le Gange et l'Yamounâ.

¹¹ Voyez lect. CXIII, note 10.

a accordé pour récompense que chacune aurait un fils et une fille, tous remarquables par leur beauté. Les filles se distinguent par leur jeunesse : une fois mariées, elles sont dévouées à leur mari, et possèdent l'heureux avantage d'embaumer la couche nuptiale du parfum de toutes les fleurs. Le saint solitaire les a douées de tous les talents des Apsarâs : elles savent avec grâce et chanter et danser. Les fils sont beaux, instruits dans la science des livres sacrés, et attachés à tous les devoirs de leur ordre, sans exception. Les filles du sage Brahmadata ont été mariées aux principaux Yâdavas : il en restait encore cent que vous avez enlevées. Cet incident va devenir la cause d'une guerre avec le chef de ces héros. Il faut dès le commencement vous procurer des auxiliaires parmi les rois : tâchez, par le don de pierres précieuses, de les gagner à votre cause dans cette affaire qui intéresse les filles de Brahmadata, et recevez avec tous les honneurs de l'hospitalité les princes qui viendront chez vous ». Ainsi parla Nârada, et les Asouras suivirent avec empressement ses recommandations. Une partie de ces jeunes vierges¹² et des pierreries fut offerte à ces rois suivant la distinction de leur rang : tous ces princes, à l'exception des Pândavas, amenés aussitôt par le grand Nârada, dirent aux Asouras dans l'effusion de leur joie : « L'ennemi des Souras, Nicoumbha, connaissant la force et la sagesse de ces héros, leur répondit, tout transporté de joie : « Nous sommes satisfaits des présents dont vous nous comblez, vous qui avez le privilège de traverser les plaines de l'air[13]. Que peuvent à leur tour vous donner les Kchatryas ? »

« Nous allons avoir un combat à soutenir contre nos ennemis. Nous demandons votre alliance » « Soit fait comme vous le désirez ! », s'écrièrent les Kchatryas avec ardeur. C'est ainsi que tous ces princes, à l'exception des Pândavas, furent engagés par l'adroit Nârada engagés dans la cause des Asouras.

Brahmadatta et ses épouses s'étaient rendus dans le champ du sacrifice. Cricna avec son armée marchait sur Chatpoura pour mettre à exécution la sentence de Mahâdéva¹⁴. Il avait laissé à Dwâravatî le prince fils d'Ahouca¹⁵. Avec son armée protectrice le héros, appelé par Vasoudéva, se rapprocha du champ du sacrifice, et campa dans un lieu favorable. Ayant, suivant l'usage, formé les divisions¹⁶ de son armée, il envoya Pradyoumna à la découverte¹⁷ pour assurer la marche de ses troupes.

CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE DÉFAITE DES ALLIÉS DE NICOUMBHA.

Vêsampâyana dit :

Aussitôt que l'oeil éclatant du monde, le soleil, se fut levé, Balabhadra et Sâtyaki s'empressèrent de monter Garouda. Ardents, prêts à combattre, le doigt garni de la peau

¹² Le texte dit : *les cinq cents jeunes filles*. Et cependant tout à l'heure il n'en restait que cent à marier.

¹⁴ Voyez lect. CXXXI.

¹⁵ Ougraséna.

¹⁶ Une division d'armée porte le nom de *goulma*, et se trouve composée de neuf éléphants, de neuf chariots, de vingt-sept chevaux et de quarante-cinq fantassins.

¹⁷ Cette marche d'éclaireurs s'appelle *atana*.

qui doit le protéger contre la corde de l'arc¹, ils adressent leurs hommages au maître des Souras, connu sous le nom de Bilwodakésvara, et se baignent dans les eaux de l'Âvarttî-gangâ², que la parole de Roudra a rendues à jamais pures et privilégiées. Crichna donne à Pradyoumna le commandement de l'avant-garde : il charge les Pândavas de protéger le champ du sacrifice, et conduit le reste de l'armée à l'entrée des souterrains. En ce moment il se rappelle Djayanta et Pravara : et aussitôt ces deux héros paraissent, amenés de leur propre volonté ou par la force de la pensée de Crichna : ils reçoivent l'ordre de seconder Pradyoumna, jouissant comme lui du privilège de se soutenir dans les airs³.

Alors, au signal du chef, le tambour de guerre retentit : les trompes marines⁴, les timbales et les autres instruments résonnent de toute part. Crichna donne au corps d'armée la forme d'un monstre marin (macara)⁵, et désigne pour commander les différentes divisions, Sâmba, Gada, Sârana, Ouddhava, Bhodja, Vêtarana, le sage Anâdhrichti, Viprithou, Prithou, Critavarman, Soudanchtra, le redoutable Vitchakchous : le zélé Sanatcoumâra et Tchârroudechna protégeaient l'arrière-garde avec Anirouddha. Le centre de l'armée Yâdava était composé d'un nombre infini de chars, de chevaux et d'éléphants.

Les belliqueux Dânavas sortent de Chatpoura, avec le bruit qui accompagne la nuée orageuse. Ils sont montés sur des ânes, des éléphants, des monstres marins (macara), des dauphins⁶, des chevaux, des buffles, des rhinocéros, des lions, des tortues. On les voit aussi portés sur des chars, agitant dans leurs mains des armes de toute espèce, ornés d'aigrettes, de guirlandes, de diadèmes, de bracelets. l'air retentit du bruit divers des instruments, des roues et des conques mugissant comme les nuages. A la tête de ces Asouras qui s'avancent au combat, apparaît Nicoumbha, de même qu'Indra brille parmi les dieux. Ces terribles ennemis ont obstrué l'air et la terre, poussant mille cris, mille clameurs confuses. L'armée royale et auxiliaire était sous les ordres du roi de Tchédi : avec ce prince venaient les cent frères de Douryodhana, élevés sur des chars pareils aux villes célestes des Gandharvas⁷. Les robustes enfants de Nadin⁸, marchant avec Droupada, Roukmin et Âcriti, se présentaient fièrement au combat : on distinguait Salya et Sacouni, agitant leurs deux arcs pareils à des palmiers, et le vaillant Bhagadatta, Djarâsandha, Trigartta, le puissant Virâta. Nicoumbha et ses compagnons, emportés par leur ardeur,

¹ Cette peau s'appelle गोधा, *godhâ*. M. Wilson dit qu'elle sert à protéger le bras gauche contre la corde de l'arc : le mot composé que je traduis m'indique que c'est un doigt, अङ्गुलि, *angouli*, qui en est couvert, c'est-à-dire l'index de la main droite.

² Voyez lecture précédente, note 2.

³ Dans cette expédition une partie de l'armée de Crichna devait occuper les montagnes : les guerriers élevés sur la cime des collines sont naturellement comparés à des oiseaux. Consultez la lecture XXXII, tom. I, note 40.

⁴ जलज, *djaladja*. Ce sont les conques, appelées *sankhas*.

⁵ Les lois de Manou, lect. VII, sl. 187, font mention des formes diverses qu'un général peut donner à son armée. Ces formes portent le nom général de *vyoûha* : entre autres on mentionne la forme *macara*, qui consiste à réunir les principales forces à l'avant-garde et à l'arrière-garde en affaiblissant le centre. Le *macara* est un poisson fabuleux, que l'on confond avec le crocodile.

⁶ *Sisoumâra*.

⁷ Les Indiens supposent que les Gandharvas sont portés à travers les airs dans des villes volantes.

⁸ J'ai cru devoir rendre ainsi le mot नादिनः, *nâdinah* : plus loin on trouve le mot नदीसुत, *Nadîsouta*.

croyaient marcher à la victoire, et demandaient à combattre contre les Yâdavas, comme les grands Asouras contre les dieux.

Nicoumbha commença l'attaque, et de ses flèches pareilles à des serpents frappa la formidable armée de ses ennemis. L'un des généraux Yâdavas, Anâdhricti, soutint ce premier choc, et lui renvoya une grêle de flèches aiguës, et variées pour la couleur de leurs plumes. On n'apercevait ni le char, ni les chevaux du prince des Asouras : son étendard, sa personne, tout était couvert de traits. Mais Nicoumbha, habile dans l'art de la magie, environne Anâdhricti de ses armes enchantées, et le rend immobile comme une colonne : puis il le saisit et l'entraîne dans son souterrain, enchaîné qu'il se trouve par une force surnaturelle. Par les mêmes moyens il attaque Critavarman, Tchârroudechna, Bhodja, Vêtarana, Sanatcoumâra, Garouda lui-même, Nisatha, Oulmaca, beaucoup d'autres Yâdavas, et les emporte dans ses cavernes de Chatpoura, restant lui-même invincible et caché par l'effet de sa puissance magique. En voyant les pertes qui apparaissent dans les rangs des Yâdavas, le divin Crichna s'indigne. Sa colère est partagée par Bala, Sâtyaki, et surtout par Pradyoumna, le vaillant Sâmba, l'invincible Anirouddha, et tous leurs compagnons d'armes. Crichna bande son arc, et se présente aux Dânavas comme le feu qu'on allume au milieu du gazon. Les Dânavas accourent vers lui, semblables aux sauterelles dévouées à la mort qui s'élancent vers la flamme éblouissante. Ils brandissent par milliers des armes qui peuvent tuer cent hommes à la fois⁹, des massues, des tridents brillants comme le feu, des haches étincelantes, des quartiers de rochers, des arbres, de larges pierres. Mais ces armes menaçantes, et ces éléphants furieux, les chars, les chevaux, sont tous dévorés par les feux de Nârâyana, qui, jaloux d'assurer le bonheur du monde, comme en riant, lance au milieu de cette mêlée ses traits resplendissants, aussi drus, aussi fâcheux pour le combattant que les pluies d'automne pour le pasteur. Les Asouras ne sont pas plus en état de supporter les flèches qui s'échappent de l'arc de Nârâyana, que les monticules de sable ne supportent la pluie qui tombe du nuage. Ils ne peuvent tenir contre Crichna : ils sont devant lui comme le taureau devant le lion à la gueule béante. Pour échapper aux coups du terrible Nârâyana, ils s'élancent dans les airs : ils espèrent sauver leurs jours : mais ils trouvent ces hautes régions occupées par le fils d'Indra, Djayanta, et par Pravara, qui de leurs traits de feu, semblables à des rayons, accablent ces ennemis qui fuient. Les têtes des Asouras tombaient à terre comme les fruits du palmier abattus de la cime de l'arbre. Les bras des Dêtyas, séparés du tronc, jonchaient le sol, semblables à des serpents à cinq têtes.

C'est alors que Pradyoumna, par le pouvoir de sa magie, créa une espèce de caverne, horrible à voir¹⁰, dans laquelle il fit d'abord entrer Gada, Sârana, Satha, Sâmba et ses autres compagnons d'armes : de là, invisible, il frappait les Kchatriyas, qu'il enfermait ensuite dans cette prison. Au premier rang des ennemis combattait Carna : le fils de Roukminî l'attaque rapidement, le saisit et l'entraîne, au milieu des cris et des clameurs, dans sa caverne magique. Tel fut aussi le sort du prince Douryodhana, de Virâta, de Droupada, de Sacouni, de Salya, de Nîla, fils de Nadin, de Binda et d'Anoubinda, princes d'Avanti, de Djarâsandha, des rois de Trigartta, de Mâlava, de Pantchâla, avec leurs principaux officiers, de Dhrichtadyoumna, et d'autres encore. Pradyoumna criait à Âcriti, à Mâtoula, à Roukmin, au roi Sisoupâla et à Bhagadatta : « O princes, je respecte les liens du sang et le

⁹ Nous avons déjà vu qu'on appelait cette arme *sataghni*.

¹⁰ Ne pourrait-on pas expliquer cet incident merveilleux, en disant que Pradyoumna, posté dans une gorge de la montagne, surprit le corps d'armée commandé par les Kchatriyas, et les força de mettre bas les armes. Cette caverne magique ne serait alors qu'un défilé obscur où il se serait mis en embuscade. Dans le deuxième chant du Mahâbhârata, Djarâsandha enferme également dans une caverne les rois ses ennemis, qui sont délivrés par Crichna. Voyez aussi le Râmâyana, liv. IV.

titre de gourou : c'est Bilwodakésvara lui-même, c'est le dieu qui porte le trident qui m'a donné l'idée de cette caverne, où je puis enfermer mes adversaires. J'use contre Nicoumbha des secrets magiques que possédait Sambara¹¹, et je délivrerai les Yâdavas qu'il a faits prisonniers ». A ces mots, Sisoupâla, chef de l'armée ennemie, attaque de ses flèches les Yâdavas et entre autres Pradyoumna. Celui-ci, après avoir adoré Bilwodakésvara, dirigea ses efforts contre le vaillant Sisoupâla, son parent. En ce moment le génie de la montagne¹² présenta au fils de Roukminî des milliers de chaînes, et lui dit : « Noble Yâdava, rappelez-vous tout ce que vous a recommandé Bilwodakésvara, et remplissez les ordres qu'il vous a donnés pendant la nuit qu'il s'est montré à votre père¹³. Enchaînez ces princes qui se sont laissés gagner par l'appât des pierreries dans cette affaire des filles de Brahmadata. Délivrez aussi ceux des Yâdavas qui sont prisonniers, et exterminatez tous les Asouras. Tel est l'ordre que doit exécuter Djanârdana : telles sont ses instructions que vous devez lui rappeler ». Le héros, avec ces chaînes qu'on lui remettait de la part de Siva, attacha Bhagadatta, le roi Sisoupâla, Âcriti, Roukmin et tous les autres, et il les transporta dans sa caverne magique. Liés et soufflant comme des serpents, ils furent confiés par le fils de Roukminî à la garde d'Anirouddha. Tous les autres chefs Kchatriyas, généraux ou trésoriers¹⁴, subirent le même sort : et le vainqueur se rendit maître des éléphants et des chars. Échauffé par le succès et disposé à ne pas épargner les Asouras, Pradyoumna, sans quitter ses armes, dit au Brahmane Brahmadata : « Vous pouvez en toute confiance continuer votre sacrifice : vous n'avez rien à craindre, reposez-vous sur Ardjouna. Quiconque est sous la garde des Pândavas ne peut rien redouter des dieux, des Asouras, ni de tout autre. Vos filles n'ont pas été touchées par les Asouras : j'ai su les sauver par le secours de la magie, et les voilà réunies dans le champ du sacrifice ».

CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

PRISE DE CHATPOURA.

Vêsampâyana dit :

Les Asouras se trouvèrent découragés dès qu'ils virent les rois et leur suite enfermés dans cette prison. Ils s'enfuyaient de tout côté, poursuivis par Cricna, par Ananta¹ et les autres héros Yâdavas. Leur chef irrité, Nicoumbha, leur criait : « Oubliant vos serments, pourquoi tremblez-vous comme de faibles femmes ? Infidèles à nos promesses, vaincus par nos rivaux, dans quel monde pouvons-nous aller ? Que deviendrons-nous si nous refusons de venger nos frères par la force de nos armes ? La victoire remportée sur de fiers ennemis nous procure ici-bas des fruits honorables, et le héros qui succombe sur le champ de bataille recueille un bonheur céleste. Après avoir fui honteusement pour rentrer dans vos foyers, quels regards pourrez-vous affronter ? Osez-vous envisager vos femmes ? Malheur à vous ! devant qui n'aurez-vous pas à rougir ? » Ainsi parlait Nicoumbha, et les chefs Asouras s'arrêtèrent tout honteux de leur faiblesse. Ils recommencent le combat contre

¹¹ Ce Sambara était un Asoura qui avait enlevé Pradyoumna, et à la cour duquel ce héros avait été élevé. Nous verrons plus loin cette histoire.

¹² J'ai traduit de cette manière le mot शैलाधि, *cêlâdi*.

¹³ Voyez la lecture CXXXI.

¹⁴ कोषाध्यक्ष, *cochâdhyakcha*.

¹ C'est-à-dire Baladéva, qui est le serpent Sécha ou Ananta descendu sur la terre

les Yâdavas, et leur courage semble doublé. Ils s'élancent, animés d'une ardeur belliqueuse, et brandissant leurs armes diverses : mais ceux d'entre eux qui arrivent jusqu'au champ du sacrifice tombent sous les coups d'Ardjouna, de Bhîma, d'Youdhichthira, fils de Dharma, et des deux jumeaux² leurs frères. Ceux qui traversent les plaines de l'air rencontrent le fils d'Indra et le Brahmane Pravara. Le sang des Asouras coulait comme un fleuve qui au lieu d'herbes présenterait la chevelure des guerriers : au lieu de tortues, leurs tchacras : au lieu de tourbillons, les roues de leurs chars : au lieu de rochers, des éléphants : au lieu de poissons, des épées : à la place des arbres de ses rives, des étendards et des lances : fleuve non moins retentissant que le tonnerre, où Govinda apparaissait tel qu'un vaste roc, troublant par son seul aspect la pensée des femmes, tout couvert d'une écume et de bulles sanglantes, et gonflé comme les torrents dans la saison des pluies.

A cette vue, Nicoumbha, furieux des succès de ses ennemis, et de la perte des siens qui tombent avec leurs chevaux, s'élança, ardent et impétueux. Il est entouré par Djayanta et Pravara, et frappé de flèches pareilles à la foudre. Se mordant la lèvre, Nicoumbha s'arrête et décharge un coup de sa massue sur Pravara : celui-ci tombe par terre. Le fils d'Indra relève son compagnon, l'embrasse, et, reconnaissant qu'il respire encore, il le laisse pour attaquer l'Asoura qu'il frappe de son cimenterre. Nicoumbha répond à Djayanta par un coup de massue. Celui-ci redouble d'efforts, et le Dêtya, pressé par ce héros, se dit à lui-même : « Quand j'ai à me défendre contre Crichna, qui massacre mes parents, pourquoi vais-je me fatiguer à combattre le fils d'Indra ? » Aussitôt après cette réflexion, il disparaît, et se rend à l'endroit où se tenait le redoutable Crichna.

Cependant le vainqueur de Bala, placé non loin de son fils, avait vu ses exploits : curieux de considérer le combat, il était venu avec les dieux contempler ce spectacle, et se réjouissait des exploits de Djayanta : « Bien, bien ! », s'écriait-il, et il l'embrassait avec tendresse. Il serra aussi dans ses bras Pravara, qui était revenu de son évanouissement. Par son ordre les tambours célestes retentirent avec bruit pour célébrer la victoire de Djayanta. Nicoumbha aperçut l'invincible Késava, arrêté avec Ardjouna non loin du champ du sacrifice. Il pousse un grand cri, et de sa terrible massue il frappe Garouda, le roi des oiseaux, Bala, Sâtyaki, Nârâyana lui-même, Ardjouna, Bhîma, Youdhichthira et les deux jumeaux leurs frères, Vasoudéva, Sâmba et Pradyoumna. Le Dêtya emploie également des moyens magiques, et tout à coup il disparaît aux yeux des guerriers. Vainement on le cherche : Hrichikésa invoque dans sa pensée Bilwodakésvara, chef de ces demi-dieux appelés Pramathas³. Alors par la grâce de ce maître tout-puissant on revoit Nicoumbha, le grand enchanteur, le front élevé comme le Kêlâsa, menaçant de tout dévorer, et appelant au combat Crichna, l'ennemi et le meurtrier de sa famille. Ardjouna, armé de son arc Gandîva, plus d'une fois frappe de ses flèches et la massue et les membres du géant : mais ces flèches aiguës venaient heurter contre les membres et la massue de Nicoumbha, et tombaient à terre toutes recourbées. Ardjouna, voyant l'inutilité de ses efforts, dit à Késava « Qu'est-ce à dire, Mâdhava ? Mes flèches, pareilles au tonnerre, peuvent fendre les montagnes. Qu'arrive-t-il aujourd'hui ? Mon étonnement est extrême ». Crichna lui répondit en riant : « O fils de Countî, ce Nicoumbha est un génie⁴ puissant. Écoute son

² Les Pândavas étaient cinq frères, dont trois avaient Countî pour mère. La mère des deux autres, qui sont Nacoula et Sahadéva, s'appelait Mâdrî. Les Pândavas passaient pour être les enfants de différents dieux, et Pândou n'était que leur père putatif : ou plutôt, comme nous l'avons vu dans la LIIIe lect., tom. I, ces héros étaient les avatares de certaines divinités. Ainsi Nacoula et Sahadéva avaient eu pour pères les gémeaux Aswinî-coumâras, ou, suivant une autre légende, ils étaient ces gémeaux incarnés.

³ Ainsi se nomme une classe de demi-dieux, appartenant à la cour de Siva.

⁴ भूत, *bhoûtam*.

histoire. Jadis ce grand Asoura, cet ennemi des dieux, s'est rendu dans le septentrion⁵, et s'y est livré à une grande pénitence qu'il a prolongée pendant cent mille ans. Le divin Hara⁶ lui a donné le choix d'une récompense : Nicoumbha a demandé de pouvoir revêtir trois formes qu'aucun Soura ni Asoura ne saurait détruire. Le dieu qui a le taureau pour symbole lui dit qu'encourant l'inimitié de Siva, ou des Brahmanes, ou de Vichnou, il ne serait tué que par Hari, et non par d'autre : que lui, Siva, ainsi que Vichnou, étaient amis des Brahmanes, et que les Brahmanes étaient pour eux à la tête de la création. Ainsi, ô fils de Pândou, il n'est point d'arme qui puisse abattre Nicoumbha. Il a trois corps⁷, il est entreprenant, et fier du privilège dont il jouit. Déjà, lors de l'enlèvement de Bhânoumatî, j'ai tué un de ses corps. Le second corps de ce terrible ennemi devait être détruit par un autre que moi. Placé sous la protection de Diti, il se trouvait doué des fruits de sa longue pénitence. Le troisième est formidable : et c'est celui avec lequel il habite à Chatpoura. Voilà toute l'histoire de Nicoumbha, que sa mort complétera bientôt ».

Tandis que les deux Crichnas⁸ parlaient ensemble, le terrible Asoura entra dans sa caverne de Chatpoura. Le dieu, vainqueur de Madhou, le suivit dans cet antre horrible, d'un difficile accès, impénétrable à la lumière de la lune et du soleil, brillant d'un éclat qui lui est propre, et présentant, selon le désir de chacun, le bien ou le mal, le froid ou le chaud. Une fois entré sous ces voûtes, Crichna aperçut les princes prisonniers. Il renouvela le combat avec son puissant adversaire, et à sa suite s'élançèrent en ces lieux Bala et les autres Yâdavas, avec les généreux Pândavas : tous ensemble arrivèrent sur les pas de Crichna. Pendant que les deux combattants en étaient aux mains, Pradyoumna pénétra jusqu'au lieu où se trouvaient les Yâdavas prisonniers : il les délivra, et les ramena à l'endroit où était Djanârdana, tous transportés de joie, tous demandant la mort de Nicoumbha. Crichna dit ensuite à son fils : « Noble héros, donne aussi la liberté aux rois tes prisonniers » .et aussitôt Pradyoumna brisa les fers de ces princes, qui, mornes et silencieux, le front baissé, privés de tout l'éclat de leur puissance, se tenaient debout, tristes et confus.

Nicoumbha ne désespérait pas encore de la victoire : il s'approche de Crichna, qui attaque lui-même avec non moins d'ardeur son adversaire furieux. Les deux rivaux se frappent mutuellement de leur massue, et se sentent en même temps défaillir sous les coups qu'ils viennent de se porter. A la vue des Pândavas et des Yâdavas que cet accident a émus, les Mounis récitent des prières qui doivent servir à ranimer Crichna : ils célèbrent ses louanges dans les hymnes consacrés par les Vèdes. Késava revient à lui : le Dâna recouvre aussi ses esprits, et les deux héros se disposent à une nouvelle lutte : tels que deux taureaux mugissants, ou deux éléphants, ou deux animaux féroces⁹ ils vont avec rage recommencer ce terrible duel. Alors la voix d'un être invisible dit à Crichna : « Il est temps de détruire avec ton "tchakra" ce fléau des dieux et des Brahmanes. Tel est l'ordre que t'a donné Bilwodakésvara. Remplis ton devoir, et acquiers en même temps une gloire immense ». Crichna répond : « Que votre volonté soit faite ! » Il adore le maître du monde,

⁵ Cette contrée se nomme *Outtaracourou* : c'est la plus septentrionale des divisions du globe, celle qui est la plus voisine de l'océan glacial.

⁶ C'est-à-dire Siva.

⁷ Les poètes grecs donnent aussi trois corps à Géryon, et les poètes latins à Herilus. C'est ce que Virgile dit dans son *Énéide*, liv. VII et VIII.

⁸ C'est-à-dire Crichna et son ami Ardjouna.

⁹ शालावृक, *sâlâvrica*.

il lance Soudarsana¹⁰, et le tchakra funeste à la race des Dêtyas, pareil au disque du soleil, quitte la main de Nârâyana pour aller couper la tête de Nicoumbha, ornée de magnifiques pendants d'oreilles. Elle tombe, cette tête superbe, comme du sommet de la montagne tombe le paon dont l'esprit a été troublé par l'aspect des nuages.

Nicoumbha, la terreur du monde, n'était plus : Bilwodakésvara en témoigne sa joie. Indra fait tomber du ciel une pluie de fleurs, et les tambours célestes retentissent pour célébrer la mort de cet ennemi des dieux. Le monde et surtout les Mounis chantent les louanges de Crichna. Le vainqueur donne par centaines aux Yâdavas les filles des Dêtyas. Pour se concilier l'esprit des Kchatriyas, il leur distribua des pierreries de toute sorte et des étoffes magnifiques. Il fit accepter à ses amis les Pândavas six mille chars attelés de chevaux. La belle cité de Chatpoura fut remise entre les mains du Brahmane Brahmadata par le dieu bienfaisant qui a pour étendard l'oiseau Garouda, et qui porte dans ses mains la conque marine, le disque et la massue. Le sacrifice fut enfin achevé, et les Kchatriyas congédiés, ainsi que les généreux Pândavas.

Crichna célébra aussi en l'honneur de Bilwodakésvara un banquet orné de cent espèces de viandes et de potages¹¹, et remarquable par les mets et leurs assaisonnements¹². Amateur des jeux de force et d'adresse, il fit combattre des lutteurs habiles, et distribua aux vainqueurs des richesses et des armes. Enfin accompagné de son père, de sa mère et des Yâdavas, il fit ses adieux à Brahmadata et reprit le chemin de Dwâravati. Il revit cette belle ville remplie d'une heureuse population : partout régnait la joie, les rues étaient parsemées de fleurs, et sur son passage le héros entendait célébrer ses louanges. Celui qui entendra ou qui lira la mort du maître de Chatpoura¹³ et le triomphe du dieu qui tient en ses mains le tchakra, celui-là sera vainqueur dans les combats : s'il n'a point d'enfants, il en obtiendra : s'il est pauvre, il deviendra riche : malade, il recouvrera la santé : prisonnier, il verra briser ses fers. La lecture de cette histoire est encore efficace pour procurer, à l'époque de certaines cérémonies, une heureuse conception¹⁴, la conservation du fœtus¹⁵, et, dans les Srâddhas, la perpétuité d'une famille¹⁶. L'homme qui lit toujours ici-bas dans le Mahâbhârata¹⁷ le récit de la victoire du plus fort, du plus grand des dieux, est à l'abri de toute maladie, et après cette vie il est sûr de se trouver dans la bonne route. Portant à ses mains et à ses pieds des parures d'or et des pierres précieuses, aussi brillant que le soleil, vainqueur de ses ennemis, grand au milieu des puissants, asseyant sa domination sur les

¹⁰ Nom du tchakra de Vichnou.

¹¹ सूप, *soûpa*.

¹² व्यञ्जन, *vyandjana*.

¹³ Le texte dit la mort de Chatpoura. Nicoumbha paraît aussi avoir porté le nom de Chatpoura.

¹⁴ गर्भाधानं, *garbhâdhânam*.

¹⁵ पुंसवनं, *poumsavanam*.

¹⁶ अक्षयकरणं, *akchayakaranam*.

¹⁷ Le Harivansa est considéré comme une suite et une partie du Mahâbhârata.

quatre mers, possédant les quatre qualités¹⁸ désirables, il sera un héros qui triomphera du monde, et se trouvera célébré sous mille noms divers.

CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

TYRANNIE D'ANDHACA.

Djanamédjaya dit :

Saint Mouni, j'ai entendu avec plaisir le récit de la chute de Chatpoura. Raconte-moi maintenant la mort d'Andhaca¹, que tu m'as déjà annoncée : j'ai aussi le plus grand désir d'entendre de ta bouche éloquente le récit de l'enlèvement de Bhânoumatî et de la mort de Nicoumbha² son ravisseur.

Vêsampâyana répondit :

Diti, voyant ses enfants tomber sous les coups du brillant Vichnou, chercha par sa pénitence à se rendre favorable le fils de Marîtchi, Casyapa. Le Mouni, satisfait de ses longues austérités, de sa soumission, de sa douceur, et de son égalité d'âme, lui dit enfin : « Épouse pieuse, je suis content: choisis toi-même ta récompense ». Diti lui répondit : « Seigneur, mes enfants ont été tués par les dieux: je désire un fils qui soit doué d'une grande puissance et du privilège de ne pouvoir succomber sous les coups de ces terribles ennemis » Le saint pénitent reprit : « Fille de Dakcha³, que ton désir soit accompli ! Tu auras un fils à qui les dieux ne pourront donner la mort. Compte sur cet oracle. J'excepte cependant Roudra, le dieu des dieux, dont le pouvoir est bien supérieur au mien. Tâchez donc d'être sur vos gardes, ton fils et toi ». Alors le Mouni, s'approchant d'elle, de son doigt lui toucha le ventre, et aussitôt elle enfanta un fils qui avait mille bras, mille têtes, deux mille yeux, autant de pieds, et qui fut appelé Andhaca, parce qu'il marchait comme un aveugle (andha), quoiqu'il fût bien clairvoyant. Pénétré de cette idée que les autres êtres n'avaient point de prise sur lui, Andhaca porte ses ravages partout. Il enlève toutes les pierreries, et ne reconnaît d'autre droit que celui de sa force. Il outrage avec violence les Apsarâs, dévaste leurs demeures, et répand la terreur dans le monde entier. Toujours plus hardi dans ses folles entreprises et dans ses attentats, Andhaca continue à enlever les femmes de la plus haute distinction et les pierreries les plus précieuses, et même, associé à d'autres Asouras aussi entreprenants que lui, il se disposait à porter ses armes victorieuses dans les trois mondes.

Le dieu Indra, en apprenant ses projets, dit à son père Casyapa : « Illustre Mouni, tels sont les desseins d'Andhaca. Dites-moi ce que nous devons faire. Comment puis-je supporter cette conduite de la part d'un jeune frère⁴ ? Comment, d'un autre côté, puis-je m'armer contre un de vos fils chéris ? L'auguste Diti entrerait en colère contre moi, si je donnais la mort à son enfant ». Casyapa répondit à ce discours d'Indra : « Roi des dieux, j'y pourvoirai : n'ayez aucune inquiétude ».

¹⁸ चतुर्विधात्मा, *tchatourvidhâtmâ*. Je crois qu'il est ici question des quatre objets qui doivent fixer les désirs de l'homme, et dont les trois premiers forment ce qu'on appelle le trivarga : savoir, la vertu, l'amour, la richesse et la béatitude finale.

¹ Cet Andhaca semble être la deuxième forme de Nicoumbha, dont il a été parlé dans la lecture précédente.

² Il en sera question plus loin : Nicoumbha, Andhaca et Chatpoura sont les trois formes d'un même personnage

³ Les femmes de Casyapa étaient filles de Dakcha : voilà pourquoi Diti s'appelle *Dâkchâyani*.

⁴ Indra est aussi fils de Casyapa, mais d'une autre mère.

C'est donc ainsi qu'Andhaca avait reçu de Casyapa et de Diti le droit de soumettre les trois mondes, et ce droit était le fruit de la plus pénible des pénitences. Mais l'insensé en abusait pour attaquer les habitants du ciel, osant, en sa démente, persécuter même les Immortels. Il brisait les arbres des bois sacrés, dévastait les jardins, enlevait les chevaux nés d'Outchtchêhsravas⁵, et, fier de sa force, à la vue même des Dévas, emmenait les éléphants divins issus de ces nobles animaux, qui sont les soutiens des régions célestes. Ennemi acharné des dieux, il ne l'était pas moins de ceux qui les honoraient par des sacrifices et des actes de pénitence. Par suite de la crainte qu'inspirait Andhaca, les trois castes n'osaient plus se livrer aux exercices de la piété. Au gré de ce tyran, le vent soufflait, le soleil répandait sa chaleur, la lune et les étoiles brillaient ou disparaissaient : les chars célestes ne cheminaient plus dans l'air, effrayés par la présence du superbe Dêtya. Le monde ne prononçait plus ni le mot aum, ni le mot vachat⁶ : Andhaca l'avait glacé de terreur. L'orgueilleux pécheur parcourut ainsi l'Outtaracourou, le Bhadrâswa, le Kétoumâla et le Djambou-dwîpa⁷. Les Dânavas et les dieux eux-mêmes, tous les êtres les plus puissants lui adressaient des hommages. Les saints Richis, ainsi persécutés, se rassemblèrent pour aviser aux moyens de détruire Andhaca. Le prudent Vrihaspati dit à ces sages réunis : « Il n'est que Roudra qui puisse lui donner la mort. Tel est le privilège dont Andhaca a été doué par Casyapa, lequel a reconnu qu'il ne pouvait le sauver des atteintes de ce dieu. Cherchons donc le moyen de faire connaître à l'éternel Sancara⁸ les dangers qui menacent tous les êtres. En apprenant notre position, le dieu souverain du monde saura bien sécher nos larmes : il est la voie des justes, le dieu des dieux, l'essence suprême⁹, le maître de la nature, et son principe est que l'être vertueux doit protéger les êtres vertueux et surtout les Brahmanes. Rendons-nous tous auprès du sage Nârada : il trouvera pour nous un moyen de salut. Il est éclairé, et certainement il saura intéresser Siva en notre faveur ».

Après ces paroles de Vrihaspati, tous les Mounis prièrent Nârada de les sauver, et celui-ci leur promit ses services. Quand ils furent partis, il se mit à réfléchir, et vit aussitôt le parti qu'il avait à prendre. Il se rendit auprès du dieu des dieux, à l'endroit où se tenait dans un bois de mandâras¹⁰ celui qui a pour symbole un taureau. Le saint Mouni resta toute la nuit dans ce bosquet d'agréables mandâras, comblé d'honneurs par le dieu qui est armé d'un trident. Il partit ensuite pour le ciel, chargé des instructions de Siva, après s'être tressé une guirlande formée de fleurs de mandâra et de santâna¹¹. Il attacha sur sa poitrine cette guirlande magnifique, qui exhalait les odeurs les plus suaves, et s'approcha du lieu où était le cruel et orgueilleux Andhaca.

Celui-ci aperçoit Nârada, et respirant le parfum délicieux de cette guirlande de fleurs de santâna, il dit au Mouni : « Illustre pénitent, en quel lieu vient cette aimable fleur ? Quel parfum ! quel coloris ! » « C'est dans le Swarga, répondit Nârada, qu'existent ces fleurs de

⁵ Cheval divin né de la mer, lorsqu'elle a été barattée.

⁶ Exclamation employée en versant le beurre dans le feu sacré.

⁷ Ce sont là les quatre provinces qui portent le nom de *Mahâdwîpas* ou *grands dwîpas*. Je ferai remarquer que dans le texte ces quatre mots sont au pluriel. Nous avons vu que l'Outtaracourou est la partie la plus septentrionale du continent. Le Bhadrâswa est à l'est, et le Kétoumâla à l'ouest. Nous savons que le Djambou répondait à l'Indostan. Voyez les Recherches asiatiques, vol. VIII, pag. 305.

⁸ Nom de Siva.

⁹ Traduction de l'épithète *Bhava*, qui est un des surnoms de Siva.

¹⁰ Arbre fabuleux du paradis des Indiens, qui s'écrit aussi *mandara*.

¹¹ Autre arbre du Swarga. Je crois bien que le *mandâra* et le *santâna* sont souvent confondus.

"santâna" » « Où est ce lieu ? reprit Andhaca, et quel en est le maître ? Ne puis-je obtenir de toi ces renseignements ? » Le Mouni, véritable trésor de pénitence, prit en souriant la main droite du Dêtya, et lui dit : « Seigneur, ces arbres croissent en foule sur la haute montagne de Mandara¹², et cette fleur est une création de Siva. Personne, sans la permission de ce dieu, ne peut entrer dans ces bois gardés par de vaillants guerriers, dont les mains brandissent des armes terribles, et dont le corps est couvert d'armures diverses. Aucun être ne saurait tuer ces gardiens, protégés qu'ils sont par Mahâdêva. Dans ces bois, au milieu des mandâras, se livre sans cesse au plaisir le grand Siva, qui est l'âme et l'essence universelle. En honorant ce dieu, maître des trois mondes, par des actes de pénitence extraordinaire, ô fils de Casyapa, on peut obtenir de lui des fleurs de mandâra. Ces arbres chéris de Siva procurent tout ce qu'on désire, des femmes charmantes, des diamants, des pierreries. Sous leur ombrage on n'a besoin de la lumière ni du soleil, ni de la lune. Ces arbres brillent d'eux-mêmes : étrangers au malheur, les uns produisent des parfums de tout genre, les autres des étoffes élégantes, d'autres des pierres précieuses, ou des nourritures et des breuvages de toute espèce¹³ : enfin ces arbres donnent tout ce que la pensée peut imaginer. Sous ces bosquets de mandâras on ne connaît ni la soif, ni la faim, ni la maladie, ni l'inquiétude. Mille années ne me suffiraient pas pour te dépeindre les qualités excellentes qui, de tout le ciel, sont réunies en ce lieu. Il doit sans doute être après Mahendra, le vainqueur des mondes, celui qui passe un seul jour sous ces ombrages. C'est le Swarga du Swarga, le bien des biens, le tout du monde : telle est mon opinion sincère ».

CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT D'ANDHACA.

Vêsampâyana dit :

Andhaca, après avoir entendu le discours de Nârada, résolut de se rendre sur le Mandara. Transporté de colère et menant à sa suite une foule de guerriers Asouras, il arriva sur cette montagne, qui était dans ce moment le séjour de Mahâdêva. Au-dessus du Mandara s'étendaient de vastes nuages : le sol était couvert de hautes herbes : des troupes nombreuses de saints et de Maharchis y trouvaient un asile. Le tchandana¹, l'agourou², le sarala³ y croissaient en abondance. Les bois étaient remplis d'éléphants et retentissaient des chants agréables des Kinnaras⁴. Là les branches chargées de fleurs se balançaient mollement au souffle des vents. La terre montrait ses veines gonflées des métaux les plus précieux. Ailleurs l'oreille entendait les accents harmonieux des oiseaux : l'oeil suivait le vol des cygnes dont les pattes avaient été purifiées dans l'eau des étangs, ou la course rapide des buffles vigoureux, effroi des Dêtyas. La cime du mont était couronnée de neige, et ses flancs couverts de mille troupeaux d'antilopes, et de lions dont la robe fauve brillait comme un rayon de la lune. Le superbe Dêtya dit au génie du mont Mandara : « Tu sais que, par une faveur de mon père, personne ne peut me donner la mort, et que les trois

¹² C'est le nom de la montagne fabuleuse dont les dieux se servirent autrefois pour baratter la mer.

¹³ भक्ष्यं भोज्यं च पेयं च चोष्यं लेह्यं तथैव च.

¹ Le sandal, *sirium myrtifolium*.

² *Aquilaria agallocha*.

³ *Pinus longifolia*.

⁴ Musiciens célestes.

mondes, animés et inanimés, sont en mon pouvoir. Chacun tremble devant moi, ô mont, et personne n'ose me combattre. Sur un de tes plateaux est un bois précieux de Pâridjâtas⁵, dont les fleurs procurent tous les biens que l'on peut désirer. Eh bien ! je veux avoir la jouissance de ce bois. En vain tu te mettras en colère. Que peux-tu contre moi ? C'est un plaisir que j'ai hâte de goûter, et je ne vois pas qui pourrait te garantir de ma fureur ».

A ces mots le génie du Mandara ne répondit rien, et disparut. Alors Andhaca furieux, enorgueilli de son privilège, poussa un cri épouvantable : « Puisque tu dédaignes de répondre à ma demande, dit-il, je te réduirai en poussière. O mont, vois quelle est ma force ». A l'instant il arrache un pic de plusieurs yodjanas, et le lance sur le corps de la montagne. Roudra, qui voit le Mandara, si fameux entre les monts, orné par la présence de tant de sages et doctes Brahmanes, sillonné par tant de ruisseaux majestueux, couvert de tant de forêts diverses, aujourd'hui déchiré et inondé de ses propres eaux qui coulent sur lui en flots plus impétueux que les torrents célestes, Roudra vient à son secours. Il veut : et les cimes arrachées et lancées par les Asouras retournent sur eux-mêmes pour leur donner la mort. Ceux d'entre ces fiers ennemis qui fuient après avoir jeté des quartiers de roc et ceux qui restent fermes sur les plateaux de la montagne, tous également périssent sous les éclats de ces pierres qu'ils ont soulevées. Andhaca voit son armée terrassée : il s'indigne et pousse un grand cri. Il ose provoquer le dieu : « O toi qui es le maître de cette forêt, viens combattre contre moi. Pourquoi mes compagnons ont-ils été victimes de la ruse et de l'artifice ? » Ainsi s'exprime Andhaca furieux : le grand Siva s'approche et lève son trident pour frapper l'insensé. Ce redoutable Îswara sur le front duquel brillent trois yeux est entouré des demi-dieux appelés Pramathas, et d'une foule de génies dont il est souverain. A la vue de Siva irrité, les trois mondes ont frémi, et les mers troublées dans leurs ondes ont fui de leurs rivages. L'éclat du dieu a enflammé les régions célestes, et les astres égarés de leur route sont venus se heurter. Les montagnes ont tremblé, et des nuages est tombée une pluie de fumée et de charbon. La lune s'est échauffée, et le soleil s'est refroidi. Les Mounis, occupés de la loi divine, ont oublié leurs prières. Les cavales ont donné le jour à des boeufs, les vaches à des chevaux : les arbres, sans être touchés, sont tombés réduits en poussière. Les lois de la nature ont été renversées, et des accouplements monstrueux ont eu lieu entre les taureaux et les vaches⁶. Çà et là, dans ce tumulte, errent les Râkchasas, les Djâtoudhânas⁷ et les Pisâtchas.

Mahâdéva, témoin du désordre qui règne dans le monde, lance son trident armé d'une flamme étincelante. L'invincible trident frappe la poitrine d'Andhaca, et l'ennemi des dieux est réduit en poudre. A sa chute, tous les dieux et les saints Mounis chantent les louanges de Sancara : les tambours célestes retentissent, et une pluie de fleurs descend du haut des airs. Les trois mondes respirent de leurs craintes mortelles. Les Gandharvas font résonner leurs chants, les Apsarâs reprennent leurs danses, les Brahmanes récitent les Vèdes, et les sacrifices recommencent. Les astres suivent leur cours accoutumé⁸, et les fleuves leur pente ordinaire. Le feu ne brûle plus dans l'eau, toutes les régions célestes recouvrent la paix, et le Mandara, le plus illustre des monts, brille, comme auparavant, des richesses dont il est orné et de l'éclat qui le couronne. Le dieu Siva se livre aux plaisirs avec Oumâ au milieu de ses bois de Pâridjâtas, après avoir établi l'ordre dans le monde, et donné à Indra et aux autres Souras la liberté de remplir leurs devoirs.

⁵ Le *pâridjâta* est ici confondu avec le *mandâra*. Voyez la CXXIVe lecture et la CXXVe.

⁶ वाधन्ते वृषभा गाश्च गावश्चारुरुहृषान्

⁷ C'est un nom que l'on donne à une espèce de Râkchasa, ou de mauvais lutin.

⁸ प्रकृतिमापेतुः.